

Une surprise inattendue

Nathalie Bails-Barré

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier. J'avais tourné et retourné l'enveloppe dans l'espoir de découvrir un indice. Une vraie lettre, vous imaginez un peu ! Qui pouvait donc m'écrire ? Aucune de mes connaissances n'était partie en vacances et, de toute manière, c'était plutôt le genre à envoyer des e-mails. En ce qui concerne ma famille, je n'en avais plus. Le dos de l'enveloppe ne portait aucune indication et le tampon était à moitié effacé. Seul le timbre mentionnait sa provenance... *Deutsche einit* ... l'Allemagne. Surprise, je décachetais l'enveloppe et sortis une feuille rose pâle à motif fleuri. Qui écrivait encore sur ce genre de papier, suranné ? À la première ligne, je m'affalais sur une de chaises de la cuisine : *Ma chère Isabelle, on t'a certainement caché mon existence. Je suis la sœur de ta mère...* Je n'arrivais pas à y croire. Une tante, j'avais une tante depuis des années et je ne le découvrais que maintenant, à 35 ans ! Ma mère était fille unique, du moins elle l'avait toujours affirmé. J'avais passé mon enfance à pleurer l'absence de cousins et de cousine puisque mon père avait perdu son frère à la naissance. Je repris le cours de ma lecture, les mains agrippées à la feuille de papier. *Nous ne nous sommes jamais rencontrées. Un différend familial nous a opposé ta mère et moi, mais c'est une longue histoire pour te la raconter ici, surtout pour une personne si vieille et si malade. Je t'écris de l'hôpital, en soin palliatif. Mon avocat, un ami, m'a aidée à rédiger mon testament ce matin, tu deviendras la légataire universelle de tous mes biens. Il ne me reste que toi pour seule famille. J'aimerais beaucoup te connaître avant le grand départ. Je sais que le voyage est un peu long, mais je t'en prie, exauce le souhait de ta vieille tante. Dépêche-toi, car le temps est compté.*

Erna, Nuremberg.

Suivait l'adresse de l'établissement hospitalier.

Je reposais le courrier sur la table, abasourdie par cette révélation. L'appartement demeurait silencieux hormis le tic-tac de la cuisine qui égrenait les minutes, imperturbable. Ainsi, j'avais toujours de la famille. Je connaissais peu de chose sur ma mère. Je savais seulement que ses parents l'avaient déshéritée avant ma naissance ; elle s'était enfuie avec mon père, un roturier français qu'elle avait rencontré là-bas, à Nuremberg. Je commençais à percevoir un début d'explication. Ma tante avait hérité de mes grands-parents, de riches aristocrates allemands. Immensément fortunée, elle devait ressentir, à l'approche de la mort, quelques scrupules. Mes yeux se mirent à briller. Mon chômage touchait à sa fin et je louais un vieil appartement insalubre au cœur de Paris. Mes parents, décédés dans un accident de voiture deux ans plus tôt, ne m'avaient laissé pour héritage que des meubles sans valeur. Je secouais la tête. Arrête de penser à sa fortune, me sermonnais-je. L'important n'était-il pas de la rencontrer avant qu'elle ne meure ? Le temps était en tout cas compté. Il fallait agir vite. Je devais réserver un billet d'avion pour le lendemain. Le seul problème : mon compte en banque virait au rouge écarlate. Impossible d'utiliser ma carte bancaire... À moins que je ne parle à mon conseiller de la fortune de ma tante. Ni une, ni deux, je décrochais le combiné et j'appelais mon banquier. Après avoir discuté de longues minutes au téléphone, il m'autorisa, avec quelques réticences, un découvert assez suffisant pour... acheter un simple aller ! À moi de me débrouiller pour le retour. La lecture de mon courrier ne l'avait pas convaincu. Je me demandais bien pourquoi. Ha ! il me traiterai différemment quand je reviendrais avec l'acte notarié, tous ces millions, ces châteaux en Bavière... Il en serait même baba, croyez-moi ! En attendant, il fallait que je récolte assez d'argent auprès de mes amis pour rester le temps nécessaire à Nuremberg. J'avais effectué mes calculs : les funérailles et l'héritage de ma tante m'occuperaient plusieurs semaines. Tout dépendait des biens qu'elle possédait. Je n'eus pas le loisir de m'attarder sur le sujet, car je passais l'après-midi et la soirée chez mes amis pour lire cette fameuse missive. Pour une fois, c'était moi la vedette. À la fin de la soirée, j'avais récolté assez d'argent pour séjourner un mois à Nuremberg. Mes amis avaient été généreux. Et pour cause ! Je leur avais promis de doubler ce qu'ils m'avaient prêté. Avec tous les biens dont j'allais hériter, je ne pouvais pas me montrer mesquine, n'est-ce pas ?

Le lendemain, dans l'avion, je relus la lettre plusieurs fois, rêvant à toutes les possibilités qui s'offraient à moi. Le trajet passa ainsi très vite. À l'aéroport, je hélais un taxi. J'expliquais avec le peu d'allemand que m'avaient appris mes parents, l'adresse de mon hôtel. J'y déposais mes bagages et filais à la clinique, située à dix minutes à pied. Après m'être perdue et demandé mon chemin, on m'indiqua une grande bâtisse grise et impersonnelle. Je restais un long moment à regarder la triste façade, étonnée que ma tante doive y finir ses jours. Cette dernière n'avait certainement pas eu le choix ! Le hall d'entrée était encore plus sinistre. Je me présentais à l'accueil avec un peu d'appréhension. Erna vivait-elle toujours ? La réceptionniste, après avoir regardé sa liste, m'annonça le numéro de sa chambre, située au deuxième étage, et ne prêta plus attention à moi. Les panneaux à l'entrée signalaient les soins palliatifs au troisième niveau. Étrange. L'hôpital ne comptait peut-être plus de places, pauvre Erna. Quand je sortis de l'ascenseur, il flottait, dans le couloir désert et silencieux, une odeur de détergent et d'antiseptique. Je frissonnais, m'enveloppais dans mon châle et frappais à la porte. Une voix grave et claire m'invita en allemand à entrer. Je marquais un moment d'arrêt. M'étais-je trompée de chambre ? J'ouvris tout doucement la porte, mon regard rivé sur le lit où se tenait une vieille dame d'environ 80 ans, toute menue, aux cheveux de neige. Ses joues, qu'elle avait maquillées, contrastaient avec la pâleur de sa peau. D'abord étonnée, elle esquissa un sourire en m'apercevant sur le pas de la porte. Je n'osais avancer, intimidée malgré moi par cette tante que je connaissais à peine.

- Guten morgen bégayais-je, figée telle une statue de sel.
- Isabelle ?

Je hochais la tête.

- Rentre, n'aie pas peur. D'un geste, elle me demanda d'approcher et posa le magazine qu'elle tenait dans les mains sur la table, d'un mouvement vif et assuré. Je restais un instant interdite, surprise qu'elle parle un français sans accent, et surtout, qu'elle soit aussi... alerte.

Je m'avançais, timide. Fallait-il que je m'approche pour l'embrasser ? Erna me scrutait, les yeux avides. Je me balançais d'un pied sur l'autre, affreusement gênée d'être arrivée les mains vides. Je pensais tellement la trouver dans le coma que je n'avais pas réfléchi à lui apporter un bouquet de fleurs ou une douceur. Quelle idiote !

Un ange passa. Je me résolus à briser ce silence qui s'éternisait.

- Vous...
- Appelle-moi Erna. Elle me sourit avec bienveillance.
- Euh Erna..., heureuse de vous rencontrer. Je ne m'attendais pas à vous voir, euh, aussi...
- En forme ? Elle émit un gloussement. Tu trouves ? Elle lissa ses cheveux d'un air coquet. Le ton de sa voix se fit plus dramatique quand elle reprit. Tu serais venue il y a deux jours... Elle fit une grimace, se redressa et tapota la courtepoinette de son lit afin que je puisse m'asseoir à ses côtés. Ses mains, fines et blanches, pianotaient avec impatience sur la couverture.
- Vous... vous êtes rétablie balbutiai-je, m'approchant au bord du lit. Je fixais son visage dans l'espoir de retrouver les traits de ma mère, mais je ne distinguais aucune ressemblance... La forme de la bouche, peut-être.
- Je suis toujours très faible, vois-tu. Les médicaments m'aident beaucoup, mais les médecins restent pessimistes. Elle haussa les épaules. Heureusement, tu es venue rapidement.

J'acquiesçais mollement, car, mise à part sa pâleur, elle semblait en pleine forme, trop peut-être à mon goût.

- Vous m'avez écrit que vous étiez...euh, très malade et que je devais arriver vite... insistais-je, gênée. Je ne voulais pas paraître intéressée par son testament.
- Mais oui, j'ai failli mourir ! Le ton de sa voix avait monté d'une octave. J'ai eu une attaque... Elle tapota sa poitrine, toussa puis reprit. Le médecin m'a annoncé que la deuxième crise s'avérerait fatale. Je ne souhaitais pas partir avant de t'avoir connue, gémit-elle. Je n'ai personne d'autre que toi ! Elle me regardait, les yeux humides de larmes contenues. Elle paraissait soudain si fragile. J'eus un élan de tendresse pour ce petit bout de femme, mon unique famille. Après tout, elle était la sœur de ma mère, non ?
- Erna, vous voulez que je vous rapporte quelque chose à manger, un journal ? Je souhaitais me faire pardonner d'être venue les mains vides.

La figure de ma tante s'illumina.

- Oh, merci ma chérie. Je n'ai pas goûté une pâtisserie de chez Marletti depuis une éternité. Ils confectionnent les meilleures de la ville, tu sais. Approche... Je collais mon visage près du sien. « Soit-discrète, les médecins m'interdisent de manger n'importe quoi, tu comprends, mon cœur, me souffla-t-elle. Elle rit,

heureuse de ce petit tour. Je la regardais fixement. J'hésitais entre le désir de lui plaire et celui de ne pas interférer dans ses soins. C'est peut-être la dernière fois que je mangerais une pâtisserie de chez Marletti », dit-elle doucement en remarquant mon hésitation.

- D'accord ! Dites-moi seulement où acheter ces fameux gâteaux. Je me relevais, affichant sur mon visage un grand sourire pour ne pas lui montrer ma lassitude. Je m'étais réveillée à l'aube pour rejoindre l'aéroport.

Elle m'indiqua l'adresse sur un bout de papier et je partis à la recherche de ces fabuleuses douceurs.

Je traversai toute la ville pour les trouver et me perdis plusieurs fois en chemin. Quand j'arrivais dans sa chambre, il s'était écoulé plus de deux heures. Je m'étais résolue à prendre un taxi au retour, exténuée par mon périple. Je tus le fait que, lorsque la vendeuse m'avait informée du montant des gâteaux, j'avais failli m'étouffer. Je comprenais maintenant pourquoi les prix n'étaient pas affichés. Je n'avais pas osé demander à la jeune fille d'enlever quelques pâtisseries. Mon expédition m'avait coûté une petite fortune. Je tâchais d'oublier mes mésaventures en écoutant ma tante me raconter mille anecdotes sur son enfance, entrecoupées de temps en temps par le ballet des infirmières qui rentraient pour vérifier sa tension. Étrangement, elles ne se montraient nullement inquiètes sur sa santé et semblaient bien la connaître. Au fur et à mesure des heures, je constatais qu'Erna reprenait des couleurs.

Quand on lui apporta son plateau-repas, elle se plaignit de la qualité de la nourriture, me racontant qu'elle rêvait à des mets plus raffinés. Lorsque l'infirmier de garde retira son plateau, elle y avait à peine touché. Je mis cela sur le compte des gâteaux engloutis au goûter. Le lendemain midi, j'assistais à la même scène. Elle paraissait tellement souffrir que je lui promis de lui apporter des plats préparés pour le repas du dîner.

Je passais les jours suivants à faire les boutiques pour Erna, qui ne possédait, mise à part une robe de chambre, aucun autre vêtement. J'étais assez surprise. Pourquoi son majordome ne lui avait-il pas déposé quelques affaires, était-il en vacances ? Je n'osais la questionner. J'en profitais également pour lui apporter tous les midis des plats commandés chez son traiteur préféré, car Erna avait, me répétait-elle souvent, l'estomac fragile. À la fin de la troisième semaine, j'avais dépensé

presque tout mon argent, mais ce qui m'inquiétait vraiment demeurait la santé de ma tante... qui s'améliorait au fil des jours. Non seulement j'allais rentrer sans héritage, mais, en plus, je devrais une sacrée somme à mes amis. Le pire était sans doute le regard entendu que me lancerait mon banquier.

L'avant-dernier jour de mon départ, alors que nous nous promenions dans le parc de l'hôpital par une belle journée ensoleillée, je pris mon courage à deux mains et lui demandais, le feu aux joues, si elle comptait me rembourser les sommes que j'avais versées pour le traiteur et sa garde-robe. Je lui avais caché ma situation et lui révélais mes recherches d'emploi infructueuses et, bien sûr, mes ennuis d'argent. Elle m'écouta, hochant la tête, l'air peiné. Le soleil s'était, sans que je m'en aperçoive, obscurci et le vent commençait à se lever.

- Oh, ma pauvre chérie. Je suis désolée de l'apprendre, je pensais que tu avais hérité de tes parents, non ? Le problème, vois-tu, est que je ne possède pas plus d'argent que toi...

Je butais contre une pierre, me rattrapant in extremis à son bras.

- J'ai perdu toute ma fortune à la bourse, il y a un an. J'habite un minuscule studio que je loue. Pour t'avouer la vérité, je considère l'hôpital comme ma deuxième maison. On s'occupe bien de moi et puis...
- Mais Erna...la lettre...l'héritage...tu as écrit que j'étais ta légataire universelle... J'avais presque crié, m'étouffant presque de frustration. Je serais les poings. J'avais une envie folle de la tuer.

Une goutte de pluie s'abattit sur mon front, je l'essuyais machinalement.

- Oui, tu as raison, soupira-t-elle, insensible à ma détresse. J'ai menti, voilà ! Elle secoua la tête comme pour effacer son mensonge. Mais il fallait que je sache si tu étais une bonne personne pour prendre soin de mes petits...enfin... quand ...
- Comment ça tes petits ? J'avais parlé si fort qu'un médecin qui discutait non loin se retourna dans notre direction.
- Et bien de mes sept chats. Je ne t'en ai jamais parlé ?
- Des chats ?! Mais Erna...ce n'est pas possible... je suis allergique à ces... à ces foutues bestioles !

Un coup de tonnerre éclata, puis un second, noyant la réponse de ma tante. Un torrent de pluie se déversa sur nous. Le bruit de l'averse et des éclairs devenait de plus en plus assourdissant, jusqu'à ressembler à...

Ding, dong...

Qu'est-ce que ? !!! Je me réveillais, les cheveux trempés de transpiration, le regard hagard. Le tonnerre avait laissé place à la sonnerie stridente de la porte d'entrée. Et merde ! On carillonnait ... et avec insistance. Je sautais du lit aussi vite que me le permettait mon réveil impromptu, heureuse, pour une fois, d'avoir fait un cauchemar et me précipitais pour ouvrir la porte, la tenue débraillée, les cheveux en l'air et les yeux encore emplis de sommeil. La gardienne, à peine étonnée de me voir à une heure aussi tardive en pyjama me tendit une enveloppe blanche.

- Tenez, j'ai oublié de vous la donner hier, figurez-vous que....

Je ne l'entendais déjà plus, mon regard fixé sur le tampon du courrier, visible cette fois... *30 juin 2017 Nuremberg.*